

Avant-propos

Nathan CARLIG

Sapienza Università di Roma

Guillaume LESCUYER

Université de Liège

Aurore MOTTE

Alexander von Humboldt Research Fellow (JGU-Mainz)

Université de Liège

Nathalie SOJIC

Université de Liège

Le présent volume rassemble dix-sept contributions issues du colloque international « Signes dans les textes. Recherches sur les continuités et les ruptures des pratiques scribales en Égypte pharaonique, gréco-romaine et byzantine », organisé à l'Université de Liège, du 2 au 4 juin 2016, conjointement par le Centre de Documentation de Papyrologie Littéraire (CEDOPAL) et par le Service d'Égyptologie de l'Université de Liège. La manifestation a réuni égyptologues, philologues classiques, papyrologues, démotisants, coptisants et arabisants provenant d'Allemagne, de Belgique, de France, d'Italie et du Royaume-Uni.

L'ouvrage s'inscrit dans la suite de celui édité par G. Nocchi Macedo et M.C. Scappaticcio, « *Signes dans les textes, textes sur les signes. Érudition, lecture et écriture dans le monde gréco-romain* », Liège, 2017 (*Papyrologica Leodiensia*, 6), issu lui-même d'un colloque tenu en septembre 2013, consacré à l'étude des signes dans les écrits grecs et latins, du IV^e s. avant notre ère au XVI^e s. de notre ère. La rencontre de 2016 souhaitait, en ce qui la concerne, confronter, dans le cadre géographique bien délimité de l'Égypte, les pratiques scribales des périodes pharaonique, gréco-romaine, byzantine et arabe (jusqu'au XI^e s.), en tenant compte tant des textes littéraires que documentaires, écrits sur papyrus, parchemin, ostraca, tablettes de bois et pierre, en égyptien (hiéroglyphique, hiératique et démotique), en grec, en latin et en copte. Ainsi, pour la première fois est examinée dans une perspective interdisciplinaire et diachronique la question des signes définis tantôt

comme *paratextuels*, tantôt comme *diacritiques*, tels qu'ils sont attestés dans la documentation égyptienne¹.

En ouverture de ce volume, **Jean Winand** offre un panorama du champ de la paratextualité et de son application en Égypte ancienne au travers d'exemples tirés d'un large corpus de textes, hiéroglyphiques (stèles) ou hiératiques (papyrus ou ostraca), développant par la même occasion une typologie détaillée des types d'interventions et des intervenants susceptibles d'interagir avec le texte.

Roland Enmarch s'interroge ensuite sur la notion de « signes paratextuels » dans des systèmes d'écriture figurative comme les hiéroglyphes et le hiératique, et examine leur apparition et leur fonction dans les textes de l'Ancien et du Moyen Empire (2686–1650 av. n. è.). **Aurore Motte** et **Nathalie Sojic** étudient la diffusion et l'usage de ces signes à travers les écrits médicaux et magiques du Nouvel Empire (1550–1069 av. n. è.). Se concentrant sur une période plus tardive, **Ursula Verhoeven** présente une synthèse sur l'emploi des marques de correction dans les documents funéraires et religieux des époques saïte (664–525 av. n. è.) et ptolémaïque (332–30 av. n. è.).

Dans une section consacrée à la documentation démotique, **Marie-Pierre Chaufray** met en évidence certaines pratiques liées à l'utilisation de signes paratextuels dans les registres fiscaux ptolémaïques du Fayoum, ainsi que dans les documents comptables du temple de Dimé à l'époque romaine; **Guillaume Lescuyer** propose, quant à lui, un aperçu de pratiques sribales propres aux ostraca de Narmouthis (fin du II^e s. de n. è. – début du III^e s. de n. è.).

Adoptant une approche plus théorique axée sur la terminologie, **Gabriel Nocchi Macedo** fait le point sur l'appellation des signes diacritiques et paratextuels en grec et en latin, d'une part, puis en français, anglais, allemand et italien, d'autre part et, ce faisant, confronte les typologies ancienne et moderne. S'ensuivent quelques cas d'étude. La contribution de **Jean-Luc Fournet** livre la première enquête globale sur les signes diacritiques utilisés dans les documents grecs d'époque romaine (30 av. n. è. – 284 de n. è.) et byzantine (284 de n. è. – 641 de n. è.). C'est un point de vue différent qu'adopte **Antonio Ricciardetto** en décrivant le système de signes et d'abréviations en usage dans l'Anonyme de Londres, le plus grand papyrus médical grec connu (I^{er} s. de n. è.). De même, **Alain Martin** dédie sa contribution à l'espace blanc (*vacat*) et, plus spécifiquement, à la question de son traitement dans les éditions modernes à travers l'exemple des libelles de Dèce (III^e s. de n. è.).

Trois contributions traitent ensuite des textes littéraires grecs gravés sur pierre. **Jürgen Hammerstaedt** étudie ainsi le système de signes en usage dans l'inscription de Diogène d'Oenoanda (II^e s. de n. è. — Asie Mineure), la plus grande inscription

1. Pour un traitement de questions similaires en dehors du cadre égyptien, voir FRIEDRICH *et al.* (2016). Nous avons tout récemment eu connaissance d'un mémoire de master soutenu à l'Université de Leipzig, consacré aux signes paratextuels dans les manuscrits du Moyen et du Nouvel Empire (par Johannes Jüngling).

grecque connue, et les rapports qu'il entretient avec les pratiques libraires contemporaines. Ce document permet en effet une comparaison avec les pratiques sribales grecques en usage en Égypte. L'utilisation des signes de lecture et leur rôle dans la mise en page des inscriptions métriques font l'objet de deux enquêtes, la première par **Valentina Garulli**, pour les inscriptions datées de l'époque romaine, et la seconde par **Gianfranco Agosti**, pour celles de l'époque byzantine.

La section suivante revient à la documentation papyrologique. **Tatiana Berg** présente le système de signes utilisés dans le texte latin *Hadrianus* du célèbre codex *miscellaneus* de Montserrat (seconde moitié du IV^e s. de n. è.), puis le compare et le met en perspective avec les systèmes employés dans les autres textes du codex et dans quelques papyrus contemporains. **Nathan Carlig**, quant à lui, examine, dans les papyrus littéraires et documentaires grecs (IV^e – VIII^e s. de n. è.), la présence de symboles chrétiens (croix, staurogramme, chrisme et croix *ankh*) et leur fonction.

La documentation copte est abordée par **Anne Boud'hors**, qui se livre à un examen des signes diacritiques en considérant les divers systèmes de surlignes dans les manuscrits coptes littéraires (IV^e – X^e s. de n. è.). Elle s'attache également, dans une perspective à la fois diachronique, diatopique et dialectale, à montrer leur apport à la codicologie copte. Pour leur part, **Naïm Vanthieghem** et **Alain Delattre** analysent les pratiques de mise en page dans la correspondance de Frangé, un moine qui occupa une tombe de la région thébaine (TT 29) au début du VIII^e s. de n. è.

La conclusion de **Marie-Hélène Marganne** souligne les continuités et les ruptures dans les pratiques sribales mises en lumière par les différents auteurs.

Qu'il nous soit finalement permis de remercier les institutions sans qui la réunion scientifique à l'origine de ce volume n'aurait pas pu être organisée, à savoir le F.R.S.-FNRS, le groupe de contact « Papyrologie » du F.R.S.-FNRS, le ministère de l'Enseignement supérieur et de la recherche de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la faculté de Philosophie et lettres, le service d'Égyptologie, le CEDOPAL et le Patrimoine de l'Université de Liège.